

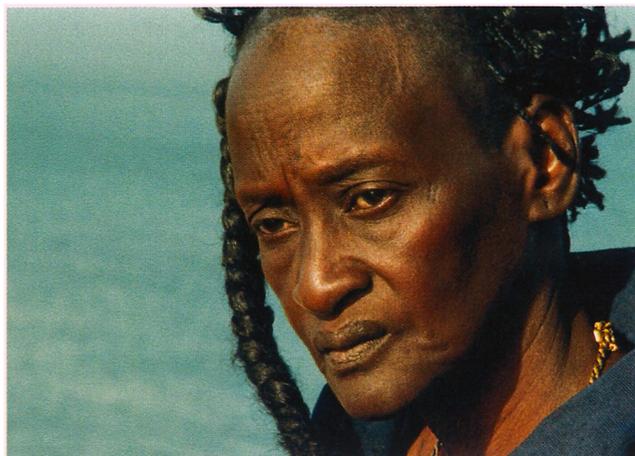
REPRISE. *Hyènes* de Djibril Diop Mambety (1992) marquait le retour du cinéaste sénégalais, vingt ans après *Touki Bouki*.

La vengeance de l'archiputain

Avant que son chef-d'œuvre *Touki Bouki* ne soit exhumé, restauré et remis en lumière au cours des années 2000 (*Cahiers* n° 678), *Hyènes*, à son tour restauré et distribué en salle le 2 janvier par JHR Films, était le film le plus célèbre de Djibril Diop Mambety. Présenté et récompensé à Cannes en 1992, c'est le film d'un double retour : celui de son héroïne tout d'abord, une vieille milliardaire décaïte « plus riche que la Banque mondiale », revenue en son village après des décennies d'exil et qui a pour nom Linguère Ramatou. Celui, ensuite et surtout, de Mambety lui-même, cinéaste errant (20 ans et autant d'années de bohème séparent le film de *Touki Bouki*) réapparu miraculeusement quelques années auparavant lors du tournage de *Yaaba* d'Idrissa Ouedraogo (1989). Mambety y filmait alors un petit bout de film pirate d'une irradiante poésie, *Parlons, grand-mère*, making-of dans lequel il enregistrait le lien secret, noué par ce pacte

d'enfance sur lequel repose toute l'œuvre de l'auteur, qui unissait Bila, le jeune garçon du film, et la grand-mère Yaaba.

À ce film dérobé aux vents et aux pluies diluviennes d'un tournage en pleine brousse, *Hyènes* s'oppose du tout au tout. La rue impétueuse autant que l'enfance voleuse de feu de *Touki Bouki*, de *Badou Boy*, de *Parlons, grand-mère* et des films plus tardifs du cinéaste (*La Petite Vendeuse de soleil* et *Le Franc*) sont aussi absentes de *Hyènes*. Mambety y filme en grandes pompes, dans une fresque en costumes bénéficiant de décors et de moyens totalement incongrus dans l'œuvre du cinéaste, cette adaptation de *La Visite de la vieille dame* de Friedrich Dürrenmatt. C'est Colobane, le quartier de Dakar et la terre natale mambetienne, renvoyé à son propre folklore : un village de far west aux allures de grande scène mythique—avec pour horizon évanescant ce plan de Dakar au loin, remonté de *Touki Bouki*, à la toute fin du



film. C'est le cinéaste lui-même, revenu de ses années de théâtre, d'avant le cinéma, déguisé en président d'un tribunal imaginaire et qui suit comme son ombre « l'archiputain » Linguère Ramatou venue chercher justice.

Le regard de pierre de la vieille boiteuse est le même que celui de Yaaba. « *Grand-mère vengera l'enfant que l'on met à genoux* », scandait de sa voix rauque le cinéaste dans *Parlons, grand-mère*. C'est la même soif qui anime Linguère Ramatou, et le film, une fois dégagé des artifices de sa fabrication, trouve son souffle dans cette espèce de pesanteur et d'inertie de la tragédie. Il puise dans la figure de Linguère Ramatou non la rage ou l'emballement poétique des premiers films, mais le plus noir prosaïsme : d'un simple pacte, la

sorcière jette un sort sur le village, transforme ses habitants en hyènes et renverse la guirlande des cérémonies pompeuses, burlesques ou cabotines auxquelles se résume chaque scène de cette grande parade endimanchée, en un petit théâtre de lâchetés, de hontes bues et de mesquineries.

Draman Drameh, le vieux bouffon de Colobane, est lui-même une figure bien éloignée des caricatures d'autorité de *Badou Boy* ou de *Touki Bouki*. C'est une figure pathétique qui, le temps d'une lente et sublime cérémonie de mise à mort, renvoie la comédie truculente vers un horizon de fresque tragique et ricanant d'elle-même. *Hyènes* vante ironiquement l'impossibilité de tout retour : celui du temps perdu et des passions envolées de Linguère Ramatou, ombre maudite faisant disparaître le film tout entier dans l'horizon éteint de l'océan de *Touki Bouki* (avec le plan de la vieille face à la mer comme écho bouleversant aux vagues déchaînées qui scandaient les amours d'Anta et Mory) ; celui bien sûr, de la jeunesse dérobée de Mambety, qui apparaît moins ici, jusque dans sa manière de se filmer comme une ombre noire au milieu des foules colorées convoquées pour cette fête en son honneur, comme le maître d'une cérémonie trop grande pour lui, que comme sauvage à jamais dérobé à toute puissance et toute autorité—celle du film, de vingt années d'oubli et de ce monde en forme de mirage que *Hyènes* met si cruellement en scène.

Vincent Malausa

